
Nouvelles réflexions sur *Le Récit du Grand-Père*

Andrée de Bueger



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1801>

DOI : 10.4000/textyles.1801

ISSN : 2295-2667

Éditeur

Le Cri

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 1990

Pagination : 117-128

ISBN : 2-87277-001-1

ISSN : 0776-0116

Référence électronique

Andrée de Bueger, « Nouvelles réflexions sur *Le Récit du Grand-Père* », *Textyles* [En ligne], 7 | 1990, mis en ligne le 09 octobre 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1801> ; DOI : 10.4000/textyles.1801

NOUVELLES REFLEXIONS SUR LE RECIT DU GRAND-PERE DANS LE MANUSCRIT DE MARCHANDS

Dans son essai récemment paru, *Marcel Thiry. Une poétique de l'imparfait*¹, Pierre Halen consacre quasiment tout un chapitre au *Récit du Grand-Père*. En particulier, plusieurs pages décrivent les variantes apparues dans les différentes éditions de cette nouvelle. L'auteur compare essentiellement le texte publié par la *Revue Générale* en 1935 avec celui paru en volume dans *Marchands*, l'année suivante². En ordre principal, il montre que les «variantes érotiques» apparaissent en 1936 et oppose, en un tableau assez effarant pour le lecteur de notre époque, cette version à celle de la *Générale*, totalement asexuée ; aucune allusion, en novembre 1935, à tout ce qui, de près ou de loin, se rapporte à la femme : *lingerie, rouge à lèvres, seins, femme qu'on verrait se déshabillant, nudités*, etc.³

P. Halen en arrive à cette conclusion que la version de 1936 repose sur une économie tout à fait différente, où une large place est ménagée à un érotisme diffus, plus net d'avoir été dégagé par contraste avec la version initialement publiée. Cette érotisation du récit, poursuit-il, pourrait provenir soit d'une addition de traits dans la seconde version, soit d'une suppression, dans la première

¹ Bruxelles, Artel-Ciaco, 1990, 226 p.

² Liège, Editions du Balancier, 1936 ; cette dernière version a généralement été suivie par les éditions ultérieures : Marabout 1967 et 1977, André De Rache 1981.

³ En annexe : P. HALEN, op.cit., pp.209 sq.

(censure, acceptée ou non, ou auto-censure) ⁴. Faute d'avoir eu accès au manuscrit ni aux archives de la revue, il laisse la question en suspens, non sans indiquer, plus loin, que des arguments d'ordre intratextuel lui paraissent toutefois rendre la seconde solution plus plausible ⁵.

La découverte que je fis du manuscrit, quelques temps après la publication qui vient d'être évoquée, permet de résoudre en partie le problème. Les feuillets font partie de l'ensemble du manuscrit de *Marchands*, offert par Thiry à son ami Paul Dresse, qu'il savait collectionneur ⁶. Il n'y a plus à hésiter : ce qui pouvait paraître des « additions érotiques » dans le texte de 1936 constitue bien des suppressions que celui de 1935 a subies. La version du manuscrit est à quelques variantes près celle des éditions du Balancier (il s'agit de corrections minimales, sans doute effectuées sur les épreuves d'imprimerie). Or la matérialité du manuscrit indique bien, d'autre part, qu'il s'agit du premier jet, et non d'une copie effectuée à la main en vue de l'impression du recueil *Marchands*. L'hypothèse d'une nouvelle mouture qui comporterait les « additions érotiques » en vue de cette parution en volume doit donc être écartée. Tout semble indiquer qu'il y a bien eu une intervention du Comité de Rédaction de la *Générale*, le couperet de la moralité ayant sabré dans la narration. Il y avait donc, Rue Royale, un Ministère de la Vérité qui manipulait les textes, un Big Brother (pauvre Henri Davignon !) qui détenait le Vrai et le Bien, ce qui, eu égard au propos même de la nouvelle, ne laisse pas d'être piquant.

Il reste évidemment possible, d'autre part, que Thiry n'ait envoyé au Comité qu'une copie expurgée par lui-même, pour prévenir les coups de ciseaux ; de la part d'un écrivain qu'on sait par ailleurs prêt à défendre, poliment mais fermement, même des détails de formulation lorsque ses amis censeurs les suspectent, comme Paul Dresse, Alexis Curvers ou Joseph Hanse, ceci étonnerait. Mais, à supposer que cette hypothèse s'avère juste cepen-

⁴ *Ibidem*, pp.172-173.

⁵ *Ibidem*, note 38, p.181.

⁶ Cet ensemble est encore en ma possession, de même que l'abondante correspondance échangée par les deux hommes (1921-1977), souvent citée par P.Halen qui y a eu accès. Ces documents sont destinés à rejoindre le Fonds Thiry (NdLR : voir ici même, « Fenêtre ouverte sur les Archives et Musée de la Littérature »). Le manuscrit, malheureusement, n'est pas daté.

dant, elle ne ferait que déplacer légèrement la question : elle suppose que la réputation de la *Générale* ait été celle d'un moralisme extrêmement étroit, pour ne pas dire bigot. En outre, pour que l'écrivain y fût allé de sa propre censure ou pour qu'il eût consenti à celle du Comité, il fallait à tout le moins qu'il eût de très sérieuses raisons de publier ce texte-là dans la *Revue*, et à ce moment-là ; ceci ne fait qu'apporter de l'eau au moulin de la lecture contextuelle que propose P.Halen.

Par contre, signalons qu'en octobre 1936 (p.410-427), *La Couleur* paraît sans aucune coupure par rapport au manuscrit que j'ai évoqué. Or un passage comme celui-ci :

Cette chambre même pourrait être peuplée d'un parfum et d'une odeur de femme, il pourrait y avoir un doux linge épars sur les fauteuils et le divan, et, à côté de Henri, livrées à sa connaissance, les courbes éternelles d'un corps nu. Mais la volupté est encore une œuvre et un devoir [...] (p.425).

semble plus évidemment teinté d'érotisme que ne l'étaient les *rouges à lèvres* des dactylos de 1935⁷. Pourquoi ce qui s'est vraisemblablement produit pour le *Récit du Grand-Père* ne s'est-il pas passé pour *La Couleur* ? Ceci reste à l'état de question, mais ajoute néanmoins un peu de poids à l'hypothèse d'une auto-censure préalable.

Censure ou auto-censure, on découvrira peut-être un jour les documents qui permettront de trancher la question. De la collaboration de Thiry à la *Générale*, dès l'année suivante, on peut tirer en tout cas qu'il ne s'est pas brouillé, en 1935, avec la revue. Si l'écrivain était donc consentant, le problème essentiel reste celui de la motivation extraordinaire qui lui a fait accorder une concession si peu conforme à son tempérament. Rappelons qu'il fustigea les moindres publications en temps de guerre, et qu'il eut l'occasion de justifier par cette formule pourquoi il ne siégea pas

⁷ Le sommaire de cette livraison de 1936 n'est pas moins « catholique » qu'auparavant, et Thiry y voisine étrangement avec le R.P. Vermeersch S.J., Mgr Schyrgens, Henri Goffinet (« Le Renouveau de l'Idéal et du Catholicisme »), Camille Melloy, etc.

à l'Académie dès 1940 : «du moment qu'on ne pouvait tout dire, il fallait ne rien dire»⁸.

Tenait-il à se faire éditer à tout prix ? On aurait tort de négliger complètement l'intérêt financier d'une semblable collaboration, pour certains écrivains : une lettre de Franz Hellens, à la même époque, atteste ce genre de souci, et que, pour plaire à tel Comité rétributeur, un littérateur peut être prêt à quelques concessions à l'esprit de la revue⁹. Thiry n'est pas Hellens, et néanmoins ce que l'on sait aujourd'hui de sa vie laisse penser qu'il ne devait pas être insensible à la question. Mais cela ne justifierait pas l'acceptation de la censure. Alors, se faire publier pour se faire publier ? Cela n'expliquerait pas plus le consentement aux coups de ciseaux, et, du reste, il y avait d'autres revues. Tout ceci rend plus plausible encore l'idée, suggérée par P.Halen, que Thiry avait de sérieuses raisons de vouloir faire paraître son *Récit* à cet endroit-là et à ce moment-là, comme une réponse personnelle à l'enquête lancée par Henri Davignon au sujet des carences des régimes parlementaires¹⁰.

⁸ Dans «Neutralité mère de la pagaille», cité par M. AZJENBERG et L. ROCHETTE-RUSSE dans M. THIRY, *Lettres aux Jeunes Wallons*, Inst. Jules Destrée, 1990, p.9.

⁹ Lettre inédite de Franz Hellens à Germaine Sneyers, du 9 février 1934 : «Je viens de retrouver cette nouvelle qui conviendra, je crois, à *Vers le Vrai*. La longue nouvelle que je vous proposais est vraiment par trop noire. Celle-ci n'est que grise...»

¹⁰ Au sujet de ce qui nous intrigue, les correspondances conservées de Thiry avec Paul Dresse et avec Germaine Sneyers ne nous apprennent rien. Concernant Germaine Sneyers en particulier et le rôle que lui prête Pierre Halen, à titre d'hypothèse, au sein du Comité de rédaction (op.cit, p.169, note 16), outre l'argument purement subjectif qui me fait douter que cette femme (elle était la sœur de ma mère) que j'ai connue si large d'esprit ait pu se conduire, dix ans plus tôt, en vierge effarouchée à l'égard du texte de Thiry et traquer à ce point toute allusion à la sexualité, les dates montrent que son appartenance au Comité (elle y était la seule femme) était toute récente : son nom apparaît pour la première fois, et, étrangement au vu de son sexe, en fin de liste, dans le numéro de décembre 1934. En 1939, secrétaire de rédaction depuis 1937, elle aura l'occasion de refuser un texte de Thiry, ce dont il ne lui tiendra pas rigueur (probablement *Echec au temps*, et, on le suppose, pour des raisons de longueur) (lettre inédite de M.Thiry à G. Sneyers, du 17 avril 1939).

De quelques détails stylistiques

Mais revenons un moment à ces modifications imposées au texte publié dans la *Revue Générale*. Par exemple, à ces «délices de l'amour et de la fraude», qu'on trouve remplacées en 1936 par les «délices des amours frauduleuses». Le manuscrit atteste que cette dernière expression, si caractéristique du style de l'écrivain, est originale, et que l'on a préféré, pour la *Générale*, une version «immorale» socio-politiquement (la fraude) à toute allusion au péché de la chair !

Autre exemple : le narrateur, dans le manuscrit, énonce : «Lebec devrait faire sa ronde et veiller sur la vertu de la ville ; il est en train de profiter de ses fonctions pour pervertir ma petite-fille». Dans la *Générale*, on lit : «il est en train de faire la cour à ma petite-fille». *Faire la cour* efface l'aspect éventuellement scabreux de *pervertir*, c'est trop évident ; mais ce verbe, «pervertir», outre les connotations sexuelles qu'il traîne avec lui, est aussi susceptible de recevoir un sens proprement thiryen, de beaucoup plus large, et que le contexte fait valoir. Rapprochons-le, en effet, à la faveur de l'étymologie, de ces «renversements» de Benoîte «dans les bras d'un représentant de la Règle», quelques lignes plus bas ¹¹ ; il y a là encore de quoi renforcer la lecture politique que propose P.Halen à cet endroit ¹². Dans *Marchands*, Thiry trouvera la formule définitive : «il est en train d'attaquer celle de ma petite-fille», formule qui, s'ajustant de près à la proposition précédente («veiller sur la vertu de la ville»), est d'un effet plus resserré et accentue le paradoxe, le renversement des valeurs. Par ailleurs la formule maintient, voire renforce, et la violence du geste et la dimension sexuelle de celui-ci ; elle ajoute aussi le grain d'humour propre à l'écriture thiryenne, qui prend ici la forme d'une sorte de *Witz*.

La majuscule à un «général» date de... la *Générale*, sans qu'on puisse décider si la modification est de l'écrivain ou du Comité. Il en va de même pour celle qui caractérise le «règne du Vrai». Il est probable toutefois qu'elles soient de Thiry lui-même, qui aurait étendu à ces expressions l'application des majuscules déjà visibles, dans le manuscrit, pour l'«Ordre» : «car tout dans

¹¹ Notons la correction sur le manuscrit, et notamment la majuscule.

¹² Op.cit., p.211.

pour mes regards de grand père. Lebel devait ^{avoir sa} ~~être en~~
roule et veiller sur la vertu de la fille; il est en
train de profiter de ses fonctions pour pervertir ma
petite fille. Quant à Benoîte, dont il voudrait mieux
pout être que je ne m'attarde pas à considérer ces
renversements sous les bras du représentant de l'ordre,
elle ne s'apprête à prêcher demain que le sommeil ^{rigle!} est

ce siècle était en Ordre», «alors l'Ordre viendrait, ce serait le
règne du Vrai». Peut-on rapprocher cette dernière majuscule de
celle de *Vers le Vrai*, une autre revue proche, à laquelle certains
collaborateurs de la *Générale*, dont Germaine Sneyers, envoient
de la copie? Ce qui est sûr c'est que ce système des majuscules
est un trait stylistique caractéristique de l'époque, et en particulier
des articles politiques qui foisonnent alors dans tous les milieux
intellectuels, avec une surabondance particulière, on le verra,
dans celui de la *Générale*.

comme ceux de la terre les grands mouvements de la terre
aux changements d'âge. Un général ...

^{mutilation}
Léopold, à ce mot, lève des yeux intéressés;
je voudrais bien abandonner ma comparaison; mais elle
^{est exacte} est en train. ^{Ne} moins m'affrayer-je une imperfection,
^{banale de mentir} ^{bonnant} ^{qu'on ne} ^{doit avoir} ^{pas d'un} ^{veillard} ^{sin si non d'un}
veillard. — Un général,

— Un général, à supposer pour un instant qu'il

Autre détail intéressant que révèle le manuscrit du *Récit du Grand-Père* : il mentionne, tout à côté de celui-ci, un autre titre : «La fin du monde». Cette indication de type eschatologique ¹³, décentrée mais de la même encre, confirme la dimension politique du *Récit*, tout en nous renvoyant à ce poème, «Gage», l'un des plus souvent cités de *Statue de la Fatigue* (1934) :

Nous attendons dans cette tiède fin du monde
Qu'enfin la cendre d'un Vésuve aille pleuvoir ¹⁴

Plus étrange est le remplacement, dans la version de 1935, de «Leningrad» par «Helsinki» ; «Leningrad» ne réapparaîtra plus ultérieurement. Autre détail intrigant dans le manuscrit, faute d'orthographe (mais alors ce serait la seule du manuscrit), lapsus ou écart : «vieillard» est clairement orthographié «veillard» ; celui qui veille dans la ville endormie, celui qui veille sur la ville plus adéquatement que Lebec (nouvelle inversion des valeurs), celui qui éveille ou qui réveille les jeunes consciences assoupies, tel est bien le Grand-Père : figure quasi biblique de sentinelle attendant l'aurore des «néons», ou figure de résistant, déjà, à la fois mémoire et parole des âges libres.

Henri Davignon humoriste ?

L'observation de ces quelques détails narratifs ou stylistiques vient donc elle aussi à l'appui de la lecture contextuelle que nous avons dite : il semble que Thiry ait constitué son *Récit*, soit dès le moment de sa rédaction, soit par le fait de son insertion dans la *Générale* à l'automne 1935, comme une réponse à l'enquête souhaitée par le Comité de rédaction. P.Halen signale l'étrange rapport d'ironisation que la nouvelle entretient, à cause de sa place dans le sommaire, avec un essai qui le précède, signé Comte de Liedekerke et intitulé «L'indestructible capitalisme». Quant à moi, je ne résiste pas au plaisir de citer la fin de cette tentative de politique-fiction aussi délirante que redoutable, et toute hérissée de majuscules :

Chaque classe, chaque profession possèdera son Fief, c'est-à-dire son Privilège, conditionné par l'accomplissement d'un Devoir. Et l'on

¹³ Op.cit., pp.75-103.

verra alors, à côté des marchands qui s'enrichissent, s'organiser une élite dirigeante dont le rôle sera, comme par le passé, — non pas de gagner de l'argent ou uniquement de le dépenser — mais en ordre principal de «servir»¹⁵.

P.Halen doute «que cette juxtaposition soit due à l'humour de Henri Davignon», déduisant, sans doute, de la position institutionnelle qu'occupait ce dernier, ou de sa production littéraire qui n'est ni gaie ni ironique, l'image d'un homme sérieux, vraisemblablement peu porté à apprécier cette sorte de plaisanterie grave que constitue le *Récit*. Ces indices sont effectivement admissibles et, si longtemps après les faits évoqués, on se rangerait volontiers à l'hypothèse ; néanmoins, Thiry lui-même a laissé à la postérité un tout autre visage de Henri Davignon, dans une causerie qu'il donna à la Tribune de l'Académie sur les antennes de la RTB, le 24 juin 1964¹⁶. J'y épingle diverses allusions à la douce ironie, à l'humour malicieuse, au regard perpétuellement amusé du Vicomte. Ne faut-il pas admettre, dès lors, comme une possibilité sérieuse, l'hypothèse d'une intervention directe de Davignon, d'accord avec Thiry, pour insérer à cette place dans le sommaire de la *Générale*, le *Récit du Grand-Père* amputé de sa couche érotique ? Il est en effet assez incompréhensible que le Comité n'ait pas vu la portée subversive d'un texte, même littéraire, qui évoque avec une telle liberté les thèmes les plus sensibles du moment. Un coup de pouce donné par Davignon lui-même expliquerait par contre assez bien ce qui a pu se passer.

Autres observations sur le manuscrit de *Marchands*

On ne saurait aller plus loin, pour l'instant, dans la connaissance de cette anecdote historique si intéressante à la fois pour ce qui est de l'écrivain et de l'institution politico-littéraire de l'époque. Avant d'en finir avec ces brèves réflexions, il me paraît intéressant de profiter de ces lignes pour proposer diverses remarques que suscite l'examen du manuscrit de *Marchands*.

¹⁴ *Toi qui pâlis au nom de Vancouver, Œuvres poétiques*. Seghers, 1975, p.105.

¹⁵ *Revue Générale*, 15 novembre 1935, p.599.

¹⁶ Cfr «A propos d'une correspondance déposée à l'Académie par le Vicomte Davignon», dans *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises*, T.XLII, n°2, 1964, pp.122-125.

Les autres variantes du *Récit du Grand-Père* indiquées par ce manuscrit sont minimales¹⁷. On y lit : «Vermeire» (qui sera réorthographié plus tard en Vermeer), en lieu et place de «Frans Hals», raturé ; «instrument de mort» ; «grand livre» ; «révolution commençante». Quelques formulations sont supprimées dans la version de 1935 comme dans celle de 1936, ce qui nous laisse penser qu'il y a sans doute eu une, peut-être deux copies intermédiaires du *Récit* : la version expurgée pour la *Générale*, et la copie qui a servi à l'impression de *Marchands* ; ainsi, «les bas sans mystère et leur odeur de suint»¹⁸, «le linge fraîchement tombé d'une maîtresse prise», et quelques détails dans la description de la belle Hollandaise.

Tout cela paraît d'une importance relative pour l'enjeu sémantique du *Récit*, mais témoigne, chez Thiry, de ce perfectionnisme qu'on lui connaissait déjà comme poète.

Le manuscrit de «Marchands» (il s'agit cette fois du texte, mi essai, mi récit, qui porte ce titre et qui inaugure le recueil du même nom), est abrité par une feuille de garde couverte de notes et de caricatures. Nous la reproduisons ci-contre. Il s'agit d'un document de travail assez significatif : comme souvent, le dessin accompagne, chez Thiry, la genèse du texte en projet¹⁹. Curieusement, cette manière de procéder se retrouve chez Apollinaire²⁰, l'écrivain dont le poète Thiry se réclame le plus nettement. Mais le contenu de ces dessins est étonnant : une ou deux figures de militaires — souvenirs des auto-canon ? ; cinq escrimeurs, qui font déjà penser à *Simul*, un récit dont l'action se situe aussi en 1914-18, mais qui ne paraîtra qu'en 1963. Continuité d'un imaginaire...

Sur cette page, les notes manuscrites sont soit de pures indications thématiques, soit, déjà, des phrases entièrement constituées et qui se retrouveront dans le manuscrit lui-même, celui de «Marchands» ou celui de « Une insomnie » (les télégrammes).

¹⁷ Par manque de place, nous renvoyons ici au tableau comparatif fourni par P.Halen, op.cit., pp.209 sq

¹⁸ Les italiques désignent les détails supprimés.

¹⁹ NdIR : voir aussi, ici même, la première page de *Avec Semenov*.

²⁰ Voir l'extrait du *Cahier de Stavelot* cité dans M. THIRY et M. PIRON : «Deux notes sur Apollinaire en Ardenne», dans *BARLLF*, T. XXXVI, n°3, pp.125-151.



n'insisterons pas plus longtemps sur cette page, sauf à faire remarquer qu'y figure le nom de «Marcel»: «mais Théodule, qui

est avocat, — /// Au contraire [illisible] Marcel est un commerçant ?».

Le manuscrit de «Simple Alerte», quant à lui, permet d'expliquer la minime incohérence qui demeure dans le texte de 1936. En effet, on y lit (p.143), le nom d'Eluard, alors même que le fameux vers que se répète Vitaile et qui scande la nouvelle («Et la neige immortelle envahit les saisons») est attribué ailleurs à André Gaillard (p.120 et 123), «disciple d'Eluard» (p.121). Le manuscrit, partout, stipule : Eluard. Sans doute quelqu'un a-t-il dû, ultérieurement, signaler à Thiry l'erreur d'attribution, qui sera rectifiée ; mais il est resté ce détail des «voitures de louage qui escortaient la dépouille de Vitaile vers le cimetière et vers le paradis d'Eluard», soit qu'il ait échappé à l'attention de l'écrivain, soit que, par déférence pour le poète, Thiry l'ait, comme Cauche dans *Distances*, «sournement» maintenu.

Pour la parution en volume, l'épigraphe qu'affiche le manuscrit d'«Une insomnie» a disparu ²¹ :

Le désir de payer ses dettes peut provenir
soit de l'honnêteté, soit d'un état pathologique.
Montherlant.

Réticence de dernière minute vis-à-vis de l'auteur de *Service inutile* ou des *Jeunes filles* ? La citation, quoi qu'il en soit, eût conduit le lecteur à suivre le personnage dans le débat qu'il accepte avec César Birotteau ; celui-ci incarnant l'«honnêteté», l'autre eût incarné l'«état pathologique» du marchand contemporain, conduit par la nécessité et peut-être aussi par le jeu spéculatif à ne pas poser la question simplement en termes de morale. Pathologie signifie bien : a-normalité, voire a-moralité, tout autant que maladie et souffrance ; se dégage ici une perspective non encore creusée dans l'œuvre, et dont on trouverait des traces évidentes dans *Statue de la Fatigue* et dans «L'Alibiste» ²²

²¹ Le crayon utilisé et la position sur la page suggèrent que cette épigraphe a été consignée après, au moins, que l'essentiel d'«Une insomnie» avait été rédigé.

²² Le manuscrit de «L'Alibiste» est écrit en grande partie au crayon. Une seule variante : «Pourquoi, par ce matin d'été, n'est-il pas dans les bois parmi l'odeur des sapins, ou assis au jardin à lire des vers, ou à la rivière à nager avec ses enfants» (Ed. du Balancier, p.175) ; sur le manuscrit : «à lire

Le manuscrit de *Marchands*, dans l'ensemble, montre que si l'écrivain avait la plume relativement facile — une fois le récit bien lancé il n'y a guère de ratures —, il était souvent interrompu dans sa rédaction. Les nombreux changements d'outil (encres, crayons) en témoignent. Sans doute rejoint-on ici les exigences du «Second métier», que reflètent aussi, à certains endroits, des calligraphies qui ont dû être secouées par quelque train de voyageur de commerce, ou déformées par la position du conducteur, assis au volant de sa voiture arrêtée au bord de quelque route marchande.

Andrée DE BUEGER